

Les limites de Bruxelles : des friches comme lieux de ville

David Jamar
Doctorant en anthropologie
EHESS-CEAF et ULB-METICES
dajamar@ulb.ac.be

Les « friches » urbaines font, à Bruxelles, l'objet d'investissements contemporains. D'une part, du point de vue des pouvoirs publics (administration régionale, principalement), celles-ci sont principalement définies comme ce qui n'est pas la ville. En effet, l'émergence de la Région de Bruxelles-Capitale (1989) s'appuie largement sur une politique urbaine et d'aménagement du territoire dont les pratiques et énoncés se veulent héritiers des luttes urbaines des années soixante et soixante-dix (la « *reconstruction de la ville* » des comités de quartier). Contre la *bruxellisation*, il s'agirait de « *rapiécer* » la ville¹ tout en posant « ce qu'est la ville » comme ensemble de quartiers cohésifs et reliés d'un point de vue physique et social (figure de l'Habitant). En ce sens les « friches », les espaces extérieurs inoccupés sont à combattre, à cacher, à remplir et finalement à « urbaniser » dans le sens d'une lutte contre les « frontières » internes à la région.

De ce point de vue, nous sommes en présence d'une première acception minimale de la frontière : il s'agit d'une limite langagière tenue par des acteurs publics et soutenue par des mouvements urbains. Cette limite de qualification langagière soutient à son tour des dispositifs publics. Ces mots et dispositifs qualifient une frontière comme séparant une ville à défendre d'une « non-ville ».

Un deuxième sens de la frontière émerge en creux de cette séparation. Feraient la non-ville les espaces « *en tant qu'ils séparent* » des fonctions urbaines et des catégories sociales, des espaces dits infranchissables, discontinus et/ou difficilement accessibles. Du point de vue de cet urbanisme, les frontières étaient ce dont il s'agit de se débarrasser ou ce qu'il s'agirait de franchir pour améliorer l'accessibilité à tout espace pour « tout » Bruxellois.

Que ces lieux recèlent plus de possibilités qu'il n'y paraissait ne peut se dire qu'au regard de leurs appropriations affirmatives. C'est parce qu'ils vont faire intérêt déclaré pour des groupes que nous nous y sommes intéressés².

A partir du milieu des années quatre-vingt dix, des mouvements urbains prennent la forme d'interventions culturelles et artistiques³ et investissent, parfois de manière très éphémère, ces espaces qui occupent le plus souvent physiquement des positions aux confins de quartiers ou d'espaces aux fonctions claires (au sens des interstices spatiaux de Thrasher⁴). En tant que frontières (mais épaisses), en tant qu'espaces non plus vides mais interstitiels, ces espaces deviennent, pour ces mouvements, par l'usage physique des restes de ville (production de scénographies artistiques qui négocient avec les lieux), lieux d'expérimentation politique et sociale (négocier avec les usages). C'est au contact de ces espaces que se forment et se déforment des groupes, prélevant les uns sur les autres, bref que se constitue un « milieu »

¹ NOËL F. (1998), *La ville rapiécée. Les stratégies de la réhabilitation à Bruxelles*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

² DESPRET, V. (2002), *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

³ Nous avons étudié une série de situations urbaines : PleinOPENair, des diffusions de films dans des lieux en friches, organisés tout au long des années 2000 par un cinéma (le Nova) et une association néerlandophone artistique-urbaine (City Mine(d)).

⁴ THRASHER, F. (1919), *The Gang: A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.

d'actions et de groupes parfois éphémères. Ces derniers développent des modes d'enquêtes visant à s'allier les traces ou les usages mineurs préexistants, propres à ces « frontières ». La frontière questionne dès lors et c'est en tant que question qu'elle devient, pour des interventions culturelles, intéressante. Une ville, portée par ces mouvements, se rejouerait alors dans et par ses « interstices ».

Il s'agit alors de saisir les transactions entre ce « milieu » de nouveaux milieux militants, de jeunes architectes et urbanistes et des pouvoirs publics qui tentent de réinventer leurs modes d'intervention sur « Bruxelles » : les uns fournissant aux autres de nouvelles références (valorisation des processus et de la « créativité »), de nouveaux modes d'actions (alliances publiques localisées), de nouveaux lieux possibles d'intervention au sein de la ville (lieux discontinus), et des images de ville.

Les « friches » font alors en retour l'objet de controverses les faisant osciller entre des lieux d'expérimentation militante et des ressources institutionnelles pour la production d'une géographie urbaine pensée à partir, non plus de la continuité de quartiers à rapiécer, mais de pôles urbains au sein d'une ville alors pensée comme « discontinue » *en soi* quitte à ce que cette discontinuité devienne, par les occasions d'intervention architecturales marquantes et créatives qu'elle permet, un élément de benchmarking urbain.

En ce sens, les anciennes frontières internes, après avoir été invisibles et expérimentées deviennent lieux d'enjeux rassemblant, de manière conflictuelle, des acteurs (milieux culturels alternatifs à institués, urbanistes, élus, administrations), tous concernés par l'échelle de la « grande ville ». Ce n'est plus alors tant d'un épaississement de ces frontières qu'il s'agit que d'une transformation de cette épaisseur en « enjeux » pour des groupes aux intérêts opposés mais prédéterminés. Ainsi pensées, les frontières existent sur un troisième mode, non plus invisible, non plus ensuite touffue, trouble, mais sur un mode faisant exister un faisceau de lignes d'oppositions clairement identifiables.

Bibliographie

NOËL, F. (1998), *La ville rapiécée. Les stratégies de la réhabilitation à Bruxelles*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

DESPRET, V. (2002), *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

THRASHER, F. (1919), *The Gang: A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.